TEMPERATURE

Du 25 mars 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Fareoheit	Contigrade
7 h. du matin.....	52	11
Midi.....	72	22
3 P. M.....	68	20
6 P. M.....	66	19

La Grande Convention

Des Manufacturiers.

On sait quelle place éminente, exceptionnelle même occupe la Nouvelle-Orléans dans le monde industriel et commercial, depuis quelque temps, depuis deux ans surtout, et spécialement depuis l'arrivée au pouvoir du maire actuel.

Dans le court espace de temps sous sa bienfaisante influence, grace à son infatigable activité, la Cité du Croissant est devenue le rendez-vous des grandes associons politiques, économiques et sociales du Nouveau-Monde.

C'est ainsi que, durant les quelques mois qui viennent de s'écouler, nous avons vu défiler sous nos yeux presque toutes les associations religieuses, politiques et économiques qui pullulent sur notre continent.

Il ne nous manquait plus pour clore cette glorieuse théorie de meetings et de conventions que la Convention du Suffrage des Femmes—Nous l'avons en ce moment—et celle des Manufacturiers américains, nous allons l'avoir.

C'est, comme personne ne l'ignore parmi nous, la société la plus nombreuse, la plus riche, la plus intelligente qu'il y ait de ce côté-ci de l'Atlantique. Aussi nos spéculateurs, nos hommes d'affaires dans toutes les branches de l'activité productrice, n'ont ils rien négligé pour donner à cette convention tout l'éclat qu'elle mérite.

Elle doit se réunir ici le 14, le 15, le 16 avril prochains; c'est à dire dans une quinzaine de jours tout au plus. Il nous faut lui faire une réception digne d'elle et de l'importance dont elle jouit, du rôle brillant qu'elle joue dans notre société.

A vrai dire, cette réunion parmi nous de l'élite de notre monde industriel est notre œuvre; c'est nous qui l'avons sollicitée et avant de la solliciter, nous avions longtemps travaillé à nous en rendre dignes.

C'est donc un devoir pour nous de ne pas désappointer ces visiteurs dont bon nombre sont non seulement opulents, mais illustres aussi.

Tous nous arrivent sous les auspices et sous la protection de l'Union Protectrice de la Nouvelle Orléans, qui s'est chargée de les recevoir avec toute la cordialité, toute la généroaité dont nous avons donné tant de preuves dans le passé. Cette réception est le couronnement de l'œuvre que nous avons si brillamment commencée.

Après une traversée aussi pénible, aussi honorable que celle que nous venons de faire, nous ne pouvons pas échour en vue du port.

Notre maire, qui nous connait et sait ce que nous sommes capables de faire, a pris en notre nom des engagements solennels. Nous saurons glorieusement les remplir.

LA Question religieuse en France.

Nous nous sommes jusqu'ici sagement, prudemment abstenus de toute réflexion bienveillante ou non sur la politique suivie par la France, depuis que les radicaux s'y sont emparés du pouvoir, par surprise d'abord, puis par la violence. Jusqu'au dernier moment nous avons espéré que le gouvernement, momentanément égaré, reviendrait à de meilleurs sentiments et respecterait la liberté de la pensée et de l'enseignement.

En cela, nous nous trompions. Le radicalisme qui est le même dans tous les pays, est absolu dans les moyens qu'il met en œuvre pour arriver à ses fins.

Quand la persuasion ne lui suffit plus, il a recours à la force, et une fois lancé sur cette voie lamentable, il ne s'arrête plus en chemin.

Il a l'horreur des demi-mesures et court tout droit et aveuglément au but, fallût-il pour l'atteindre supprimer brutalement toute liberté et expulser l'élite des populations.

C'est ce qui lui arrive actuellement dans la République Française, d'où il bannit impitoyablement les ordres religieux, auxquels il interdit tout enseignement, toute prédication.

Inutile d'attendre de lui la moindre modération; il sait bien que le jour où il s'aviserait de se relâcher de ses rigueurs, il serait perdu, attendu qu'il prêche des doctrines et emploie des moyens que les masses ne comprennent pas et sont incapables de comprendre.

Ce qui donne tant de puissance au radicalisme en France, c'est le caractère essentiellement conservateur du peuple qui est, avant tout, travailleur et producteur, et qu'il déteste les discussions frivoles et à perte de vue de l'école ou de la secte.

Il abandonne volontiers tout cela aux rhéteurs de la place publique ou des clubs; il les laisse raisonner et déraisonner à leur aise, et retourne tranquillement et honnêtement à ses travaux. C'est alors que les rhéteurs et les politiciens se livrent sans obstacle à leur œuvre néfaste et travaillent les esprits naïfs et ignorants, et quand, par hasard, à ses heures de loisir, l'envie lui prend de s'occuper de politique, il est trop tard, la place est prise et la révolution accomplie.

C'est là exactement ce qui vient de se passer en France, depuis quelques années.

Les populations n'y sont ni plus ni moins avancées que le premier jour. Seulement le pouvoir a changé de mains pendant que l'ouvrier était à l'atelier et le laboureur aux champs, et tous deux laissent faire les nouveaux venus, comme ils avaient laissé faire les anciens.

Telle est exactement l'histoire de la France politique et de la France religieuse depuis une dizaire d'années.

La santé de Mlle Hanna.

Presse Associée—

Chicago, 25 mars—Une dépêche de Thomasville, Gie, au "Record Herald" dit:

Mme Marcus Hanna a dit hier que Mlle Ruth Hanna, qui vient d'être malade, est en convalescence.

Le sénateur Hanna ne viendra ici que si l'état de Mlle Hanna s'aggrave.

Convention des Etats du Sud

PRODUCTEURS DE LA CANNE A SUCRE.

C'est avec une vive satisfaction que nous assistons aux efforts qui se font en ce moment dans les Etats du Sud pour rendre la vie à la canne à sucre un peu trop négligée depuis près d'un demi-siècle dans nos Etats du Sud.

On sait que c'est en Floride, en 1767, que la culture de la canne à été introduite dans nos régions, et que c'est un Cubain du nom de Morin qui l'a exploitée en Louisiane, mais que cette culture n'a eu une importance commerciale qu'en 1794 avec Etienne de Bere dont le nom est resté fameux parmi nous. On a même célébré le centenaire de cet événement en 1894.

Après avoir obtenu de brillants succès, cette précieuse culture est un peu tombée dans le discrédit, et c'est pour la relever, comme elle le mérite à tant de titres, que les huit Etats suivants dont elle a fait longtemps la richesse — la Caroline du Sud, la Georgie, la Floride, l'Alabama, le Mississipi, la Louisiane, le Texas, l'Arkansas se réunissent en convention à Macon, Etat de la Georgie. Ce n'est pas seulement la production du sucre que la convention a en vue de relever, elle veut surtout favoriser et développer la fabrication des sirops de table qui doit être pour nos Etats une source féconde de revenus.

La réunion doit avoir lieu à Macon les 6, 7 et 8 mai, dans la salle de l'Académie de Musique de cette ville. Les personnes — et elles sont légion — qui s'intéressent à cette œuvre à la fois économique et patriotique peuvent s'adresser à M. Eugène Anderson, secrétaire de la Chambre de Commerce de Macon, pour obtenir de plus amples informations.

Chacun des huit Etats susnommés doit envoyer cinq délégués à la convention. Ces délégués sont chargés d'aviser au moyen de développer la culture de la canne et de la fabrication des sirops. Les promoteurs de cette superbe entreprise ont la plus grande foi dans le succès; ils ont même fait des démarches sérieuses près des Compagnies de chemin de fer, afin d'obtenir une réduction de prix pour tous ceux qui voudront prendre part aux travaux de cette Convention.

Parmi les principaux délégués, nous trouvons le Dr Stubbs qui dirige parmi nous la Station d'expérimentation du Parc Audubon.

Vol bizarre.

Un vol bizarre vient d'être commis à Saint Pétersbourg. Un filou inconnu a enlevé à la couronne de la Vierge miraculeuse de Kasan trois diamants gros comme des noisettes et estimés à 200,000 francs. M. Mouravieff, ministre de la justice, le procureur général, M. Nabokhoff, et le préfet de police, M. le général Kleighels; ont dirigé en personne les premières recherches, sans succès, d'ailleurs.

Ce vol rappelle une histoire originale qui remonte au commencement du siècle dernier.

Absolument décavé et poursuivi par ses créanciers, un jeune officier de la garde eut l'idée de voler deux brillants de l'auréole vénérée. Arrêté quelques heures après et soumis à un interrogatoire, il déclara avec un aplomb superbe qu'il n'avait pas volé les diamants; il s'était agenouillé devant la sainte image et avait prié avec tant de ferveur la Vierge de le tirer de sa misère, qu'un miracle s'était produit: deux brillants lui étaient tombés dans les mains. Le tribunal s'adressa au Saint Synode pour lui demander si l'admission d'un tel miracle était possible. Le Saint-Synode se prononça pour l'affirmative. L'officier fut acquitté; mais on lui reprit les diamants contre une liasse de beaux billets de banque.

Deux livres jaunes.

Le ministère des affaires étrangères dit le "Temps" de Paris, vient de publier deux Livres Jaunes: l'un sur l'évacuation de Shanghaï (1900-1903); l'autre sur les affaires de Macédoine (janvier-février 1903).

Le premier contient le texte des communications échangées entre le consul général de France à Shanghaï, le ministre des affaires étrangères et les représentants des gouvernements intéressés pour l'occupation simultanée, en 1900, de la concession internationale, et le retrait simultané des troupes étrangères en 1902-1903

Le second Livre Jaune sur les affaires de Macédoine est un fascicule de seize pages seulement qui contient quelques-uns des documents diplomatiques échangés entre notre ministre des affaires étrangères et nos ambassadeurs à Saint Pétersbourg et à Constantinople, ainsi qu'entre M. Delcassé et certains de nos ministres et consuls en Turquie d'Europe, en Grèce et en Bulgarie, dans la période du 23 janvier au 25 février.

La plupart de ces dépêches, qui ont trait à l'état des esprits en Bulgarie et dans les vilayets macédoniens, ainsi qu'aux dispositions du gouvernement bulgare n'ajoutent rien à ce l'on sait déjà.

Nos correspondants particuliers nous ont tenu au courant de ces mouvements d'opinion et de ces déclarations officielles.

Le document le plus intéressant est celui par lequel M. d'Ormesson, notre ministre à Athènes, fait part à M. Delcassé des inquiétudes que le précédent Livre Jaune avait causées au gouvernement hellénique.

Voici le texte de cette dépêche:

Athènes, 11 février 1903.

Je viens d'avoir aujourd'hui avec le ministre des affaires étrangères une conversation au cours de laquelle il m'a soumis, en termes très mesurés d'ailleurs, les doléances du gouvernement grec au sujet de notre Livre jaune.

M. Skousès a constaté avec inquiétude qu'il n'est fait mention, dans le document publié, que des populations bulgares de Macédoine et aucunement de l'élément grec qui semble oublié; il redoute que celui ci ne soit sacrifié aux slaves plus remuants.

J'ai répondu, à titre tout personnel, que je ne comprenais pas ces inquiétudes, ne voyant rien dans le Livre jaune de nature à les justifier: qu'il ne s'agissait pas de modifier le "statu quo" territorial, ou d'organiser un régime nouveau au bénéfice d'une race et au détriment des autres; que l'élément hellénique étant au dire de mon interlocuteur, le plus nombreux, devra bénéficier des réformes dans une mesure encore plus large que les autres; que je ne pensais pas que les Grecs puissent s'inscrire en faux contre les abus dénoncés; que s'il n'était pas question dans le Livre jaune des populations grecques de la Macédoine, c'était sans doute parce que celui ci visait surtout une action à exercer à Constantinople ou à Sofia, mais que la France ne les oublierait pas et leur savait gré de leur attitude pacifique; que des articles comme ceux de certains journaux grecs étaient injustes et maladroits et que j'espérais, dans l'intérêt de la Grèce, que l'opinion, mieux renseignée, se calmerait et attendrait pour connaître les intentions de l'Europe qui certainement ne sauraient être préjudiciables à l'élément hellénique, l'Europe en ayant souci comme des autres éléments chrétiens.

D'ORMESSON.

Notre ministre des affaires étrangères a répondu au comte d'Ormesson.

Paris, le 12 février 1903.

Vous avez été bien inspiré en répondant à M. Skousès, et j'approuve entièrement votre langage. Nous ne demandons de privilège pour personne en Macédoine, mais une condition tolérable pour tous, à quelque race qu'ils appartiennent.

DELCASSÉ.

A ce propos, M. Delcassé a fait part aux ambassadeurs de la République française à Constantinople, Saint-Pétersbourg, Londres, Berlin, près le roi d'Italie, aux ministres de France à Athènes, Sofia, Belgrade et Bucarest, de sa réponse au gouvernement d'Athènes:

Paris, 16 février.

Le ministre de Grece a donné communication à mon département de deux télégrammes de son gouvernement qui se plaint de l'agitation causée par les comités bulgares en Macédoine. Le gouvernement hellénique qui prétend d'ailleurs que les Grecs sont plus nombreux que les Bulgares en Macédoine, demande des réformes dans l'ordre administratif, et exprime le désir que les grandes puissances fassent des représentations à Sofia.

Il a été répondu à M. Delyanni que nous n'épargnions les conseils de modération ni à Sofia, ni à Constantinople, et que nos efforts tendaient à ce que les chrétiens, entre lesquels nous ne voulons faire aucune distinction, jouissent d'une administration plus régulière de façon à ce que leur sort étant plus supportable, ils ne soient pas tentés de se révolter.

Quelques jours avant cette démarche de M. Delyanni, notre représentant à Athènes m'avait fait savoir que le gouvernement hellénique s'était plaint de ce que le gouvernement de la République n'eût pas, dans notre récent Livre jaune sur la Macédoine, marqué assez d'intérêt à l'élément grec de la région macédonienne. M. d'Ormesson a répondu au ministre des affaires étrangères, en conformité avec mes vues, que nous ne demandons de privilèges pour personne en Macédoine, mais une condition tolérable pour tous.

Je crois utile de vous faire part de ces indications à titre d'information.

DELCASSÉ.

La dernière dépêche du Livre jaune est celle par laquelle M. Constans, notre ambassadeur à Constantinople, informe M. Delcassé de l'acceptation par le sultan du plan de réformes austro-russe, et fait part au ministre de ses impressions à la suite de ses derniers entretiens avec le grand-vizir, Ferid pacha, et le ministre des affaires étrangères, Tewfik pacha.

La rapidité avec laquelle cette adhésion a été donnée n'a pas manqué de surprendre ici les personnes qui ne savaient pas que, depuis quelques jours, le sultan avait compris le danger auquel il s'exposerait en opposant un refus aux demandes concertées par les gouvernements russe et autrichien et acceptées par les puissances. Le sultan paraît décidé à donner suite aux réformes annoncées et qui, loin d'être en contradiction avec celles déjà édictées par lui, les complètent et les améliorant.

THEATRES.

THEATRE CRESCENT.

Au Crescent, les minstrels West font florès. Ce sont non seulement d'excellents comédiens mais aussi des chanteurs et des danseurs très habiles.

Ils jouissent d'une grande renommée et ils la méritent à tous les points de vue.

Ils donnent aujourd'hui une matinée qui leur vaudra bien des braves.

THEATRE TULANE.

"The Rogers Brothers in Harvard" est la plus amusante et la plus artistique bouffonnerie qu'ait jamais donnée le Tulane à la Nouvelle Orléans. Aussi chaque représentation y fait-elle salle comble. La troupe actuelle est la plus nombreuse et la mieux composée de ce genre que l'on puisse rêver.

Les premiers rôles y sont remplis par des artistes d'une rare valeur et les ensembles sont d'une correction irréprochable.

Il y aura grande matinée samedi.

GRAND OPERA HOUSE.

Quel drame mouvementé et émouvant que "The Slaves of Russia". George Ober et la troupe permanente du Grand Opera House s'y font bruyamment applaudir chaque fois qu'ils paraissent en scène.

Il y aura matinée vendredi comme à l'ordinaire.

ST. CHARLES ORPHEUM.

L'engagement de la famille Colby est une bonne fortune inespérée pour l'Orpheum. Rien d'intéressant comme la petite Beryl, une virtuose de sept ans, et son frère Frank qui a le génie de l'imitation. Quant aux morceaux détachés ils sont d'une variété sans égale.

Il y a matinée tous les jours à l'Orpheum et la salle ne désemplit pas.

L'ESPRIT DES AUTRES

Un monsieur prend un journal et donne une pièce de deux francs.

La marchande.—Je n'ai pas de monnaie, vous paierez demain en passant.

Le monsieur.—Et si je suis écrasé aujourd'hui?

La marchande, qui pense à ses cinq centimes:—Ah! bien, la perte ne serait pas grande.

En automobile sur les marches du Capitole.

Presse associée.

Washington, 25 mars—Trois individus installés dans une automobile ont essayé aujourd'hui de gravir l'escalier de l'aile orientale du Capitole. Ils ont atteint la deuxième plateforme, à seize marches du niveau de la rue, mais la chaîne d'engrenage s'est cassée et le véhicule a dégringolé, sans accident toutefois.

L'homme qui dirigeait l'automobile, le chauffeur, a donné le nom de J. D. Hurlburg et s'est dit de Detroit, Michigan. Ses compagnons n'ont pas donné leurs noms, mais l'un d'eux a dit appartenir à la commission de police de Hartford, Connecticut.

Le chauffeur a été arrêté puis relâché sur dépôt d'une somme de dix dollars.

—:o:—

Le lancement du défenseur de la Coupe.

Presse Associée—

Bristol, Rhode Island, 25 mars—Si le plan actuel est exécuté le nouveau défenseur de la Coupe sera lancé le 11 avril prochain vers cinq heures de l'après-midi, et c'est le premier yacht qui sera lancé en "plein jour" depuis 1895.

La mise en place des plaques et la pose des rivets se poursuivent activement, et les bronzeurs ont presque achevé leur tâche sur les plaques de fond.

—o—

Voyage incertain.

Presse Associée—

Hanôvre, 25 mars—La comtesse de Waldersee, autrefois Mlle Lee, de New York, faisant allusion à l'annonce de son départ avec son mari pour New York vers le milieu du mois d'avril, a dit que ce voyage était très incertain.

L'ABEILLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$5.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$1.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner devront s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No. 31 Commencé le 19 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

DEUXIÈME PARTIE

I

SITUATION CRITIQUE.

Suite.

—Vous, au moins, vous avez une ligne de retraite assurée.

—Laquelle?

—Mme de Mendora, dont la fortune personnelle pourrait vous sauver au besoin.

—Vous croyez cela?

—Vous ne connaissez pas ma femme; je n'obtiendrai rien d'elle maintenant.

—Pourtant, elle ne vous laisserait pas glisser à fond?

—Elle en serait bien capable; tout au moins me laisserait-elle liquider seul une situation embarrassée, quitte à m'accorder ensuite, et par seul souci d'orgueil, simplement parce qu'elle porte mon nom, une pension alimentaire.

N'oubliez pas que nous nous détestons mutuellement et franchement.

—Je n'aurais même pas cette ressource, dit sourdement de Landrec.

J'ai pour tous revenus les parts de bénéfices provenant de notre association.

Encore, ces parts sont-elles loin d'égaler les vôtres.

—Je n'y puis rien, mon cher; je me conforme strictement à nos traités; c'est mon droit, je pense?....

—Sans doute, cependant nous aurions pu modifier ces clauses.

—En votre faveur?

—Naturellement.

—Ce n'est pas le moment, fit durement don José.

D'ailleurs, trêve de récriminations inutiles, elles n'améliorerait pas la situation présente.

—Peut être la mienne?

—Je vous répète que ce n'est pas l'heure.

Le temps est précieux.

Il faut d'abord essayer de parer les coups qui nous menacent tous deux à la fois.

Heureusement je suis là!

Don José disait ces phrases, en les coupant à intervalles rapprochés de grosses bouffées tirées de son cigare, dont il mordillait le bout nerveusement.

Il répéta, les dents serrées:

—Oui, je suis là, et s'ils essayent, ces satanés Anglais, de me faire sauter; si les mines d'or me filent entre les doigts, je tâcherai de leur jouer un tour de ma façon.

J'en ai plus d'un encore dans mon sac!

S'ils me font sauter, je me vengerai terriblement; j'ai des moyens!

Puis s'arrêtant tout à coup, et changeant de ton, il reprit;

—Enfin, nous n'en sommes pas encore tout à fait là.

Cette situation difficile peut se modifier suffisamment pour que nous évitions un désastre.

Je veille et je travaille!

—Vous êtes admirable d'énergie, mon cher, fit de Landrec, véritablement subjugué par l'accent de résolution et de force de son associé.

—Malheureusement tous nos embarras ne se bornent pas à ceux que je viens d'énumérer succinctement.

—Qu'y a-t-il donc encore?

—Je vous ai seulement parlé des affaires, reste l'homme.

—Quel homme

—Charles Barru.

—Ah! c'est juste, je l'avais oublié, celui-là.

—S'il était seul, fit sourdement l'Américain entre ses dents, mais il y a les autres à présent.

Il continua, plus haut:

—Occupons-nous de lui, d'abord.

—Vous l'avez vu?

—Oui, et c'est justement ce qui me le fait redouter davantage.

—Je l'aurais cru quantité négligeable.

—Plus maintenant, il faut au contraire jouer serré avec lui.

—Savez vous quel tour nous a joué le gaillard?

—Non.

—Eh bien! il a réussi, là-bas, à Buenos Ayres, à acquérir la preuve que nous lui avions fait voler son procédé de teinture.

—Il a une preuve matérielle entre les mains?

—Oui, le cahier vert.

—Mais, n'était-il pas à l'usine, dans les archives du laboratoire?

—Il l'y a repris.

—Vous en êtes certain?

—Je l'ai vu, de mes yeux vu.

—Bigre! mauvaise affaire!... maugréa de Landrec.

Décidément, vous aviez raison tout va fort mal pour nous en ce moment.

—Oui, très mal, c'est fini de rire.

D'autant plus qu'il m'a été impossible de rentrer en possession de ce document.

—Il fallait l'acheter!

—J'ai essayé; impossible.

—A quel prix?

—J'ai poussé jusqu'à trente mille francs.

—Et il a refusé?

—Carrément.

Oh! le gaillard est bien renseigné, il sait quels profits nous tirons de son invention, et il en veut sa large part,

—Combien demande t-il?

—Cinq cent mille francs au bas mot.

—Trop gourmand pour être satisfait, murmura de Landrec, les dents serrées.

Il ajouta, avec dans ses yeux gris un éclair cynique.

—Il fallait le lui reprendre par la force.

—Je l'ai tenté bien inutilement.

Le gaillard était armé, lui aussi; et, circonstance aggravante, il n'était pas seul.

—Pas seul?

Qui donc était avec lui?

—Une jeune femme.

—Marthe, je parie!....s'exclama de Landrec.

—Juste, je l'ai reconnue.

—Sapristi, voilà qui va compliquer singulièrement les choses.

Ah! je m'explique mieux à présent la faute de cette mijanrée.

Elle savait son frère à Paris, c'est lui qui l'a renseignée sur mon compte.

Mais revenons au cahier vert.

—Qu'allez vous faire?

—Il nous faut à tout prix rentrer en possession de ce document, mais j'hésite sur les moyens à employer.

—Vous en aviez trouvé!

—Au moins un, le plus simple et le plus sûr.

Charger Chopart de reprendre ce cahier, coûte que coûte.

Vous me comprenez bien?

—Oh! parfaitement ...avec ou sans risques.

—C'est cela même.

Les deux hommes avaient eu la même pensée lâche et criminelle, mais ni l'un ni l'autre ne jugeait à propos de la préciser par d'autres termes.

En réalité, le mot "risques" signifiait clairement pour tous deux: vol avec ou sans effusion de sang.

Après l'approbation cynique de don José, de Landrec, comme frappé d'une idée, demanda soudain:

—Dites moi, puisque ce chimiste de malheur a pu apprendre que nous avions volé son procédé, sait il comment et par qui cette soustraction fut opérée?

—Je ne crois pas; dans sa colère il l'aurait certainement laissé échapper.

—Vous êtes sûr qu'il ne connaît pas Chopart, au moins de nom?

—Je ne suis sûr de rien.

—Espérons le; sans cela votre moyen serait des plus dangereux, peut être même impraticable.

—Pourquoi?

—Si Chopart, chargé par nous d'opérer le recouvrement du cahier vert, échouait par malheur et que, pincé par Charles Barru, il se trouvât reconnu?....

—Eh bien?

—Quelle prise pour le chimiste! quel témoin accablant pour nous!

—En effet, ce serait très grave

Mais Barru doit ignorer l'existence et le nom de Chopart.

—Alors, voulez-vous adopter le moyen préconisé?....

—Nous verrons, fit don José, ne paraissant pas absolument décidé.

Je dois penser à tant de choses à la fois.

Si vous saviez combien d'autres difficultés, toutes personnelles, se dressent sous mes pas?....

—Je le saurais, si vous me l'apprenniez, insinua de Landrec.

—Je ne puis vous le dire maintenant.

L'heure n'est pas venue, si elle doit venir jamais, de vous parler d'un passé lourd que je croyais mort, et qui vient, pour ainsi dire, de ressusciter brusquement.

Deux autres hommes se sont dressés tout à coup devant moi: deux obstacles vivants et des plus dangereux!....